

Natacha Polony

L'HOMME EST L'AVENIR  
DE LA FEMME

*Autopsie du féminisme contemporain*

JC Lattès

17, rue Jacob 75006 Paris

ISBN : 978-2-7096-2817-4  
© 2008, éditions Jean-Claude Lattès

*À celui  
Par qui j'aime les hommes,  
Pour qui je suis femme...*

*Au Poisson Rouge,  
Au petit garçon qu'il est,  
À l'homme qu'il deviendra.*



*« Car peu m'importe à moi que l'Homme  
soit plus ou moins comblé.  
Ce qui m'importe c'est qu'il  
soit plus ou moins Homme.  
Je ne demande point d'abord si l'Homme,  
oui ou non, sera heureux,  
mais quel Homme sera heureux. »*

*Antoine de Saint-Exupéry*



## Sommaire

<i>Introduction</i> : Femmes, je vous aime .....	15
1. Bon chic bon genre, ou les avatars de la querelle des femmes .....	35
Les femmes et le féminin : genre, sexe, identité	41
Le <i>queer</i> , ou l'art d'ériger le marginal en norme	51
Y a-t-il des valeurs féminines (et des valeurs masculines) ? .....	59
Les dérives du différentialisme .....	70
Le féminisme des banlieues sera-t-il notre salut ? .....	83
À vaincre le désir, on triomphe sans jouissance	89
2. La Mère Courage ou la révolution par le ventre	97
Maîtriser son corps, maîtriser sa vie .....	102
« Réussir son enfant » .....	111
L'éviction du père ou la famille décomposée	118
Entre libération (sexuelle) et liberté .....	127
La société maternante .....	137
L'utérus artificiel : libération de la femme ou mort de l'humanité ? .....	146

3. I-connes de mode ou les petits soldats de l'empire du Bien .....	155
Victimes de la mode : la servitude volontaire ..	163
Les magazines féminins comme instrument de propagande .....	169
La femme au cœur de l'empire psy .....	178
La Star Ac et le couvent, même combat .....	186
La pasionaria comme leurre .....	195
La normalisation de l'humain passe par la femme .....	200
Les femmes, premières victimes de la destruction de l'école .....	205
<i>Conclusion</i> : Plaidoyer pour un féminisme humaniste .....	211
<i>Annexe n° 1</i> – Quelques petites réponses à de grandes questions .....	219
Les hommes préfèrent-ils vraiment les quiches ?	220
N'avons-nous le choix qu'entre <i>Sex and the City</i> et <i>Desperate Housewives</i> ? .....	223
Pourquoi la solidarité féminine n'est-elle qu'un fantasme masculin ? .....	226
Le string est-il le stade ultime de la libération de la femme ? .....	229
L'héroïsme peut-il être féminin ? .....	231
<i>Annexe n° 2</i> – Ébauche d'un traité d'éducation des filles .....	235
<i>Annexe n° 3</i> – Éloge de la virilité .....	243

Ce livre n'aurait pu être écrit sans l'aide du Centre national du livre, qui m'a fait confiance en m'accordant la bourse Cioran 2006. Je remercie donc Benoît Yvert, son directeur, ainsi que tous les membres du jury de cette bourse, qui ont bien voulu me faire l'honneur de me distinguer à la suite, notamment, du regretté Philippe Muray. Puissent ces quelques pages porter sur la trop fameuse « question des femmes » un regard dont le mordant soit un hommage au plus plaisant moraliste du siècle naissant.



## *Introduction*

### Femmes, je vous aime

*« Mais les femmes toujours ne ressemblent qu'aux femmes et d'entre elles les connes ne ressemblent qu'aux connes... »*

Jacques Brel

Je n'ai jamais considéré que la Déclaration des droits de l'homme ne s'adressait qu'à mes frères. Et j'avoue un certain agacement devant ces communicants qui ne conçoivent plus de discours qu'en direction des citoyens « et des citoyennes » de ce pays. En direction des hommes « et des femmes », des électeurs « et des électrices », des travailleurs « et des travailleuses », des imbéciles heureux « et des imbéciles heureuses ». Encore cette dernière proposition doit-elle être considérée comme pure licence littéraire. Allons donc ! Insulter une femme ? Oser une plaisanterie ? On n'y songe

pas. Il convient aujourd'hui de ne s'adresser aux femmes que pour la flagornerie, les ronds de jambe et la pêche électorale. Pour leur vendre verroteries et babioles. Nul ne se risquerait en ces temps de progressisme à la moindre critique, la moindre réserve – et que dire d'un bon mot douteux, forcément douteux – à propos de ces nouvelles vaches sacrées.

Étant moi-même du nombre desdites vaches, j'ai l'espoir que ces quelques phrases, et surtout celles qui suivent, ne seront pas prises comme une résurgence de l'ignoble phallocratie millénaire, un relent du patriarcat oppressif, bref, un archaïsme insupportable. Et je supplie que l'on veuille bien n'y voir qu'un respect infini de tout humain, mâle ou femelle, pour autant qu'il respecte l'humanité en lui ; un respect mêlé au souci de toujours préserver le second degré sans lequel il n'est pas de société humaine vivable. Non, je ne suis pas misogyne, bien que je m'amuse à l'affirmer parfois. Mais je n'aime pas les femmes quand elles jouent à se caricaturer, quand elles se laissent utiliser. Encore moins quand elles dilapident l'héritage de leurs grands-mères et de leurs aïeules, et la mémoire de tant de luttes, pour une crème anticellulite ou une consultation de sexologie. Et je revendique le droit d'en rire, pour éviter l'inconvénient d'avoir à en pleurer.

On entrevoit d'emblée la difficulté. Car dans l'époque actuelle, qui accomplit l'exploit quotidien de se dire anticonformiste tout en interdisant toute

forme d'humour authentiquement subversif, il est des plaisanteries à éviter. On peut rire des racistes, des curés ou des beaufs ; on ne rit pas de ces dames, ou du moins pas de leurs profonds ridicules. Le blagueur soupçonné de machisme est immédiatement disqualifié, et l'on attend avec impatience la criminalisation des propos sexistes, comme c'est déjà le cas pour les propos racistes et homophobes<sup>1</sup>. Un homme politique, par exemple, l'apprend vite, à ses dépens. Quand, au printemps 2006, s'est dessinée l'éventualité d'une double candidature à l'investiture du parti socialiste pour la course à la présidentielle, à la fois de François Hollande et de sa compagne Ségolène Royal, le si maladroit Laurent Fabius a osé demander « qui gardera les enfants ? ». Il a perdu là une belle occasion de se taire... et une bonne chance d'emporter la victoire. Personne ne voulut considérer qu'il s'agissait tout aussi bien d'envisager un premier secrétaire du parti socialiste français s'occupant des petits, et que la critique, certes peu inspirée, portait sur la concurrence matrimoniale et non sur l'idée d'une candidature féminine. On s'émut ; on s'indigna. Les plus avant-gardistes réclamèrent le

---

1. On peut ainsi être certain qu'aura disparu toute possibilité de plaisanterie, fondée le plus souvent sur la différence, et les situations comiques qu'elle peut générer. Et ceux qui s'insurgent contre les blagues de blondes, après les blagues de Belges, et autres avatars du rire épais, n'ont visiblement pas compris qu'il n'y a là qu'une réaction, bien entendu radicalisée, à toute tentative d'aseptisation de cette pratique millénaire du rire aux dépens de l'autre.

pilori. Pour les autres, la réprobation unanime du camp du Bien sembla peine suffisante<sup>1</sup>.

Au siècle des Lumières et du progrès de l'esprit humain, le jeune Chevalier de la Barre avait été torturé à mort pour ne s'être pas incliné devant une procession. Au XXI<sup>e</sup> siècle, les modernes processionnaires exigent une participation unanime à la marche des fiertés féminines, sous peine d'ostracisme médiatique et de relégation dans le camp « réactionnaire » – celui dont le but à peine voilé est de « renvoyer les femmes à leur foyer, comme aux heures les plus sombres de l'histoire de France ». La « lepénisation des esprits » est partout, elle n'en finit pas de s'étendre... Pas de débat politique, pas de controverse, mais une condamnation immédiate de quiconque est soupçonné de « sexisme », « machisme », ou autre déviance. Et sans qu'aucun Voltaire ne vienne cette fois réhabiliter la mémoire du réprouvé.

Le combat féministe a pris depuis quinze ans des allures de liturgie, et les officiantes jouent les Torquemada de plateaux télévisés. Entourées bien sûr d'une foule de dévots et de tartuffes, tout prêts à expliquer leur honte d'être des hommes et leur

---

1. On en est au point que toute insulte prononcée au féminin devient aussitôt un « propos sexiste », alors même qu'il reste possible, sans le moindre soupçon de mépris envers nos congénères chromosomés XY, de dire d'un homme qu'il est dépourvu d'attributs masculins. Pour autant, bien sûr, qu'on ne suggère pas que cela serait dû à une orientation sexuelle particulière.

plaisir à changer des couches ou être commandés par des femmes, tellement plus respectueuses et efficaces. « Femmes, je vous aime ! » est l'incantation du moment. Comment résumer le dogme ? La féminisation de la société, de la vie politique, et de tout champ professionnel ou privé en général, tient lieu de programme, d'horizon, d'idéal. La femme est l'héroïne des temps modernes, dont les multiples qualités et valeurs, tolérance, amour, créativité, humilité, rigueur... sauveront un monde corrompu par quinze mille ans d'oppression masculine et de valeurs guerrières. Amen.

La question n'est nullement de défendre une quelconque séparation des sexes, la préservation de domaines réservés, et de bastions (même si l'on s'autorise une réserve sur les sages-hommes ou les déménageuses...). Et que l'on ne se méprenne pas : le constat d'un délire non pas féministe mais féminolâtre, voire féminocrate, n'a rien d'une apologie du passé. Non, l'auteur (sans « e ») de ces lignes ne déplore ni son activité professionnelle ni la possibilité qui lui est donnée de s'exprimer dans l'espace public. Encore moins certaines merveilles technologiques qui lui épargnent des tâches ménagères assez peu épanouissantes. En ces sujets comme en d'autres, il serait plus que salutaire de sortir de l'opposition binaire entre adorateurs du présent et adorateurs du passé, gentils progressistes et méchants conservateurs ; sortir de l'alternative entre la vulgate féministe dont la réflexion se limite

à l'incantatoire « il faut aller plus loin pour ne pas revenir en arrière » et l'émergence d'une authentique réaction à tendance néomachiste, immédiatement générée par le maximalisme adverse ; s'échapper du débat officiel soigneusement encadré par une pensée unique trop heureuse de ne se heurter qu'à une critique caricaturale, pour poser un regard objectif sur les résultats du grand mouvement de « libération » des femmes qui s'est développé depuis les années 1960. Et tenter de définir cette fameuse « libération », pour enfin répondre à une question : tout cela n'avait-il pour but, comme ironisait la chanson dans les années 1980, que de « fumer un petit joint de temps en temps », « s'éclater » une nuit avec un macho et « dans *Le Nouvel Obs* ne lire que Bretecher » ?

Ayant fréquenté assez tôt mes congénères, j'ai depuis longtemps compris que nos pères et nos mères – surtout nos mères – nous avaient escroquées ; dans l'indifférence satisfaite de la plupart de mes consœurs. Je croyais bénéficier des luttes de mes aïeules ; j'en subissais les effets pervers et les dommages collatéraux. Je n'aspirais qu'à devenir un être humain digne ; j'étais sommée de me montrer femme, de m'afficher femme, et solidaire de tout ce qui porte jupes ou ovaires, insultée quand on insultait une femme politique dont je ne partageait ni les idées ni les manières, discriminée quand on écartait d'un poste une femme incompétente, que ce soit dans une préfecture ou à la candidature pour

les législatives lilloises. Sans qu'on m'expliquât jamais vraiment ce que signifiait cette identité de femme censément évidente. Être femme était un état, un bonheur, une victoire. Être femme était préférable au fait d'être homme, exactement comme l'inverse parut indiscutable pendant des siècles. Car être femme me donnait le droit de pratiquer des activités privilégiées, comme le shopping ou la lecture de magazines féminins présentés comme une conquête à peu près aussi importante que les lois Neuwirth et Veil sur la contraception et l'avortement.

Je me surprends parfois à rêver d'un passé guère lointain où les femmes menaient une lutte pour des droits sociaux et politiques, un passé où l'on aspirait à l'émancipation, à l'autonomie. Un passé où le féminisme était un combat, non une idéologie. Des suffragettes anglaises aux 343 salopes, d'Olympe de Gouges à Louise Michel, des femmes de milieux divers avaient su utiliser les valeurs d'égalité et de fraternité pour faire progresser non pas seulement la cause des femmes, mais la démocratie et la République. Si bien que le droit de vote, l'autonomie juridique, l'autorité parentale partagée ou la maîtrise de son propre corps sont des victoires dont on pourrait dire qu'elles s'ajoutent à l'émergence, au cours de l'histoire, de la notion d'individu ou de droits de l'homme et du citoyen, qu'elles constituent sur le plan philosophique et moral un progrès de l'humanité, dans la mesure où elles participent d'un mouvement d'accession de l'ensemble

des sujets humains à un haut degré de liberté politique, culturelle et sociale. Nous en sommes tous, hommes et femmes des sociétés occidentales, héritiers et dépositaires.

Mais voilà : il y a eu détournement d'héritage. Qui regarde aujourd'hui la très ambitieuse Isabelle Alonso jouer les féministes systématiques et hargneuses sur les plateaux de télévision comprend que le fond de commerce doit être juteux<sup>1</sup>. Et qui prête l'oreille aux entretiens politiques des journaux télévisés constate que les thématiques féministes sont l'accessoire indispensable de qui se veut résolument moderne. Mais il y a pire. Le 2 juin 2006, Ségolène Royal est invitée aux matinales de France 2 par la journaliste Françoise Laborde, dans une séquence intitulée « Les 4 vérités ». La journaliste, ouvertement admirative, pose plusieurs fois la question fatidique, celle qui doit révéler enfin aux Français les raisons d'une popularité si profonde et si rapide. « C'est vrai que vous avez une sensibilité particulière à ces questions-là, d'éducation, de délinquance... C'est parce que vous êtes une mère de famille ? » On croyait en avoir fini avec la sempiternelle « gestion de bon père de famille », voici que la mère,

---

1. La délicate « comique troupière », comme la désignait si justement Philippe Muray, a d'ailleurs montré à tous cette façon si particulière des femmes de « faire de la politique autrement » en lançant une OPA hostile sur les Chiennes de garde, association créée par Florence Montreynaud, et dont elle a aussitôt chassé la fondatrice sans fleurs ni couronnes, avec une énergie pour le moins virile.

pleine de bienveillance et de compassion, s'invite au banquet. Ce n'est donc pas parce que ces questions sont essentielles pour les citoyens et relèvent du pouvoir régalien de l'État qu'une personnalité politique doit s'y intéresser. C'est parce qu'elles chatouillent son nombril. Et Ségolène Royal de répondre en une superbe prétéition : « Je n'irais pas jusque-là, mais je dirais qu'une femme peut peut-être justement mieux régler les problèmes parce qu'elle a de la fermeté. Elle peut dire je suis ferme avec toi, j'ai de l'autorité avec toi parce que je t'aime. » Et tout à coup, on se sent comme englué. Immobilisé par une sorte de guimauve indéfinissable. Cela s'appelle l'Amour. Car Ségolène Royal fait de la politique avec de l'Amour et des bons sentiments. Et l'on ne peut retenir une pensée émue pour Michel Schneider, dont le « Big Mother<sup>1</sup> » avait magistralement anticipé ce déferlement d'amour maternel dans les instances de l'État.

Que révèlent ces symptômes ? Que les trente dernières années ont vu la mutation la plus essentielle qui soit, tant de l'objet des luttes féministes que des rapports hommes-femmes et du statut des citoyens de sexe féminin. Le présent livre se propose d'analyser ces phénomènes, autant que d'en éclairer les causes. Bref, il s'agit de comprendre pourquoi la vision de Simone de Beauvoir, quelles que soient les réserves qui aient pu être émises dès

---

1. Michel Schneider, *Big Mother*, Odile Jacob, 2002.

la parution de son ouvrage, n'est plus applicable aux femmes des sociétés occidentales du début du XXI<sup>e</sup> siècle ; pourquoi les femmes, qui ont passé les trente dernières années à se libérer, ne semblent pas franchement plus heureuses, et s'exposent à un danger de plus en plus prégnant : le malaise des hommes ; pourquoi la plupart des femmes, qui n'ont aucune envie d'entrer en guerre contre les hommes, se voient sommées de choisir leur camp ; pourquoi, enfin, cette grande mise en scène n'a pour objet réel que d'accompagner une modification fondamentale des structures sociales qui les rende perméables aux avancées ultimes du capitalisme et de son corollaire, le spectacle.

Mais prenons garde : pour ne pas se tromper de cible, n'oublions jamais que la situation de la très grande majorité des femmes dans le monde n'a pas grand-chose à voir avec le sujet qui nous occupe en priorité. Que des femmes soient martyrisées, frappées, esclavagisées, violées pour « réparer » quelque « crime d'honneur », que des femmes, dans des pays alliés de l'Occident, n'aient ni le droit de vote ni la possibilité de sortir de chez elles autrement qu'emmitouflées de la tête aux pieds et conduites par un chauffeur, tout cela relève d'une atteinte aux droits fondamentaux de l'être humain. Et oser mettre ces persécutions sur le même plan que les affaires des femmes occidentales pour lesquelles il est difficile de concilier vie familiale et vie professionnelle ou le scandale des publicités

sexistes ressemble à une mystification qui frôle l'insulte, mais qui, surtout, interdit de simplement penser les contradictions inhérentes à notre conception occidentale de la différence des sexes. Or l'instrumentalisation des violences infligées aux femmes partout dans le monde fait partie du jeu.

Résumons. L'histoire officielle des grandes prêtresses du culte considère deux ères dans la suite des événements humains. La première est la longue succession des oppressions imposées aux femmes par le patriarcat universel et intemporel, depuis l'apparition des hominidés jusqu'à la seconde moitié du  $xx^e$  siècle. Cro-Magnon, déjà, était un ignoble phalocrate. La seconde est cette époque glorieuse que nous vivons depuis les années 1960 en Occident, où les progrès de l'humanité se mesurent au pouvoir qu'acquièrent les femmes et à celui qu'elles retirent aux hommes, dans la sphère privée autant que dans l'espace public, dans la maîtrise de la procréation, la perpétuation du nom de famille (autrefois appelé « patronyme », nom du père), les investitures à des élections ou la criminalisation de la séduction. Inutile d'ajouter que ces conquêtes ne sont qu'une première étape et que la lutte doit continuer pour écraser définitivement le pouvoir oppresseur et toujours renaissant du phallus. Autrefois, les femmes étaient à la maison, s'occupaient des enfants et mouraient en couches. Aujourd'hui, dans la foulée de Michelle Bachelet au Chili, d'Angela Merkel en Allemagne, et généralement de toute femme qui

exerce des responsabilités (du moins jusqu'à ce que celles-ci l'aient usée comme elles usent n'importe quel dirigeant), elles sont appelées à diriger le monde pour supprimer les guerres, apaiser les tensions et faire régner l'amour et la concorde entre les peuples (ce que nous ont montré Isabelle la Catholique, Élisabeth I<sup>re</sup> d'Angleterre, Catherine de Russie, Golda Meir ou Margaret Thatcher...).

L'histoire de l'humanité, et notamment de sa composante féminine, est en fait un peu plus compliquée. Tout d'abord parce que les femmes ont toujours travaillé. Les paysannes et les ouvrières, bien sûr, mais également les bourgeoises. Comme le rappelle l'historien américain Christopher Lasch dans un indispensable petit ouvrage, *Les Femmes et la vie ordinaire*<sup>1</sup>, les femmes des classes émergentes partageaient bien souvent le travail de leur mari. Et quand le XIX<sup>e</sup> siècle a vu la bourgeoisie prendre pour modèle le mode de vie de l'aristocratie, les femmes ne sont pas restées confinées pour autant dans leur intérieur. La bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle exerçait nombre d'activités bénévoles et d'œuvres charitables qui lui assuraient une existence sociale. Ce n'est qu'au XX<sup>e</sup> siècle que ces activités se sont professionnalisées, chassant peu à peu de ces nouvelles hiérarchies des femmes que le développement des banlieues résidentielles dans les années 1950 a par la suite définitivement enfermées dans leur foyer.

---

1. Christopher Lasch, *Les Femmes et la vie ordinaire*, Climats, 2005.

Christopher Lasch voit d'ailleurs dans le mouvement de libération de la femme au cours des années 1960-1970 la conséquence directe de cette « banlieuisation » qui condamnait les femmes à la réclusion en recentrant les préoccupations sur la cellule familiale et le bonheur privé.

Mais la révolte des « desperate housewives » a croisé les luttes d'émancipation raciale et la prise de conscience tiers-mondiste en même temps qu'elle a coïncidé, notamment en France, avec une remise en cause des valeurs universalistes héritées des Lumières. Le « citoyen », confondu avec « l'homme blanc universel » est devenu le monstre à abattre, l'opresseur intrinsèque. Le féminisme, à la suite de Mai 68, s'est identifié à l'ensemble des causes qui voulaient mettre à bas l'ordre traditionnel à la fois bourgeois et patriarcal, jusqu'à faire du Mouvement de libération des femmes créé en 1970 un élément radical et avant-gardiste du gauchisme libertaire. Le rapport hommes-femmes devenait le paradigme de toute domination. Voilà le malentendu. Quand Lionel Jospin déclarait, en tant que Premier ministre candidat à l'élection présidentielle de 2002, « je suis socialiste, donc féministe », il cherchait avec un rien d'opportunisme à s'inscrire dans cette lignée. Mais les liens entre socialisme, ou communisme, et féminisme, ont été complexes, voire houleux. Quand il s'est agi de voter la loi Neuwirth sur la légalisation de la pilule contraceptive, en 1967, certains députés communistes ont

protesté qu'il n'y avait là qu'une stratégie bourgeoise pour empêcher les prolétaires de faire des enfants. Logique de classe contre logique de sexe.

Il y a donc bien au moins deux grandes tendances du féminisme : celle qui s'attache à l'acquisition de droits *égaux* à ceux des hommes et à l'intégration pleine et entière dans la sphère sociale, et celle qui considère avant tout la question de la *spécificité* féminine face à la domination ancestrale des hommes. Or, de même que Mai 68 a vu la gauche basculer de la lutte des classes dans la conquête de « droits créances », c'est-à-dire d'une demande par les citoyens de garantie infinie de l'État, de même le féminisme a connu autour de ces années 1960-1970 une évolution semblable : il s'agissait de revendiquer sa différence et d'en réclamer les bénéfices induits. La thématique de la « libération sexuelle » a pris le pas, dans la foulée de Mai 68, sur celle des droits économiques et politiques. Par la maîtrise de son corps et de sa sexualité, la femme allait sortir de sa sujétion, elle allait atteindre le nirvana du sexe sans procréation et même sans amour, et révéler au monde son être profond, tellement supérieur à celui de ses bestiaux congénères. Aux États-Unis, le féminisme qui se développe dans les années 1970-1980, fortement influencé par le courant lesbien, se construit dans une forme de réticence pour tout ce qui est censé incarner la masculinité, se traduisant par la remise en cause du rapport hétérosexuel,

considéré par essence comme un viol... Soit dit sans aucun excès.

La vérité est là : toute une part du courant féministe que nous connaissons aujourd'hui déteste les hommes et tout ce qu'ils représentent, c'est-à-dire les traditions sur lesquelles était fondée la civilisation occidentale, au croisement des héritages gréco-romain et judéo-chrétien. Et c'est justement le courant le plus en phase avec l'époque contemporaine, ses valeurs et ses diktats ; le courant qui, de façon plus ou moins patente, conduit l'évolution de nos politiques et de nos mœurs. C'est là que le bât blesse. La modernité tonitruante, qui s'est donné pour programme de mettre à bas tous les restes du monde ancien, se sert du féminisme, comme de tout élément à l'origine authentiquement libérateur, pour imposer son ordre. Ce qui est en jeu n'est pas seulement l'avenir d'un courant de pensée, ou même la simple question des droits des femmes – si tant est que cette question puisse être dite « simple » – mais le fondement même de notre capacité à vivre ensemble dans une société décente, c'est-à-dire supportable.

Traiter, dans un ouvrage paraissant au milieu des années 2000, des femmes, de leur statut et de leur place dans la société occidentale, des bouleversements technologiques et sociologiques qui ont pu modifier profondément leurs rapports avec les hommes et les structures mêmes de la famille et des générations, c'est donc tenter de dépasser les éter-

nelles interrogations sur la « nature féminine » et le caractère inéluctable ou non de la domination masculine, pour s'intéresser aux soubresauts d'une humanité confrontée à une mutation fondamentale. Une mutation qu'aurait été bien incapable d'anticiper Simone de Beauvoir quand elle a rédigé *Le Deuxième Sexe*. Au point que l'on pourrait considérer son livre comme l'analyse la plus fine qui soit d'un type d'être humain à présent disparu : la femme telle qu'elle était des débuts de l'histoire jusqu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Le deuxième sexe a changé ? Pire, c'est la notion même de sexe qui tend à ne plus rien vouloir dire (d'où son remplacement par la notion militante de « genre »), et la différence qu'elle induisait qui se fond dans le grand tout de la postmodernité. La destruction méticuleuse et systématique de tout ce qui pourrait rappeler de près ou de loin le mode de vie et d'organisation des sociétés qui nous ont précédés joue à la fois sur le culte de l'indistinction appelée « métissage », « bi et transgenre », où chacun est sommé de flotter entre deux eaux pour affirmer une individualité qui ne fait que se calquer sur celle des autres, et sur une guerre des sexes qui ne doit avoir qu'un perdant, celui qui prétendait représenter l'universel plutôt que l'indistinct.

Le lecteur aura compris qu'un livre sur les femmes n'est jamais qu'un portrait de l'humanité. Et que celle-ci est mal portante. D'abord parce que les principes mêmes de sa perpétuation sont modifiés en un sens qui, certes, remet en cause

l'assignation millénaire des femmes à leur fonction de génitrices, mais qui déséquilibre considérablement les rapports entre le féminin et le masculin, et surtout entre instance maternelle et instance paternelle. L'intégration de la procréation dans un processus technique de maîtrise absolue, outre le fait qu'elle relève de plus en plus d'un fantasme d'efficacité et de perfection assez peu compatible avec ce qu'on appelle communément la vie, évacue opportunément la figure paternelle, associée par les thuriféraires du Moderne et du Bien à ces structures anciennes qui retenaient encore le monde de basculer dans la joyeuse indifférenciation consummatrice.

Les femmes – et voilà l'escroquerie – sont embrigadées, pour beaucoup consentantes et convaincues, dans une entreprise de contrôle des citoyens par un système totalisant fait de toute-puissance technologique et d'idéologie consumériste. Et pour sortir de l'enfermement qui était le leur dans les sociétés patriarcales, elles applaudissent à un nouvel enfermement, il est vrai beaucoup plus imperceptible et doux, puisqu'il donne l'illusion de la liberté. La vulgate psychologisante qui s'immisce dans toute forme de relation humaine, privée ou publique, pour rendre supportable la déshumanisation technologique et dicter à chacun la norme du bien-être et du bien-vivre, et le dogme de l'épanouissement personnel conçu comme le culte du plaisir nombriliste, sont les armes de destruction massive dont les femmes ont pu croire sincèrement

qu'elles allaient les débarrasser de l'omnipotence patriarcale. Ce qu'elles ont fait. Mais à un prix qu'il nous revient aujourd'hui de mesurer. Car en confondant patriarcat et universalisme, en disqualifiant le père, à moins qu'il ne soit adepte des couches-culottes et du maternage, en décrétant le règne du consensus et de l'humanitaire contre le politique et la dialectique, les sociétés occidentales ont signé leur propre mort. Les femmes ont-elles gagné ? Sont-elles libérées du joug, maîtresses de leur destin ? Celui dont rêvent leurs filles est souvent de finir candidate de la Star Academy, ou, pour les plus anorexiques d'entre elles, porte-manteau dans les défilés de mode. Émancipation réussie ! L'éducation des filles, enjeu majeur de la lutte pour la dignité et l'égalité, a été abandonnée aux marchands de disques et aux vendeurs de fringues pailletées et siglées. Mais rassurons-nous, car une fois évaporés les rêves de starisation facile, les demoiselles pourront oublier une réalité qu'on aura rendu sordide par l'absence totale de sens, en se consacrant à leur flirt de l'été ou à leur épanouissement dans la maternité. Toutefois, qu'on ne s'y trompe pas. Le grand progrès de l'époque contemporaine, c'est qu'elle fait des garçons des filles comme les autres. Eux aussi ont droit à la Star Academy et aux crèmes antirides, à la fashionvictimisation et au règne de la bienpensance universelle. Eux aussi s'épanouissent dans la maternité... pardon, la nouvelle paternité. Eux aussi peuvent se noyer dans l'éternelle réitération du

présent intemporel et anhistorique, le présent du plaisir immédiat et fusionnel.

La question est simplement de savoir si c'est là l'humanité que nous voulons. Et si vraiment l'émancipation des femmes passe par l'anéantissement de tout ce qui peut rendre la société digne et supportable. Ou bien s'il ne s'agit là, comme en bien d'autres domaines, que du détournement éhonté d'une cause noble. Le processus est éculé, mais toujours efficace : si vous êtes des progressistes, partisans de l'égalité hommes-femmes, vous ne pouvez qu'applaudir. Pas d'alternative, pas d'autre réalité possible. La marche de la modernité est inéluctable et quiconque émet le moindre doute sur les orientations choisies est accusé de crime contre le réel, puisqu'il n'en est qu'un, le meilleur des mondes possibles. Nous nous autoriserons malgré tout quelques réflexions qui réjouiront sans doute les hommes et les femmes qu'anime encore le désir de vivre ensemble une existence faite de désir, de découverte, de confrontation à la différence, de joutes intellectuelles ou amoureuses, de jouissance et de jubilation, de ferveur. Et nous nous permettrons de pratiquer en ces temps de béatitude morose le pessimisme joyeux sans lequel il n'est pas d'acuité dans le regard et dans la plume. Mais en sachant qu'une indéfectible foi en l'Homme nous pousse à croire que les quelques suggestions contenues dans ce livre pourraient encore sauver

les hommes et les femmes d'un avenir fait de lois anti-propos sexistes, anti-sédution ou anti-pensée déviante, de « célibattantes » castratrices et frustrées, d'utérus artificiel, de parité obligatoire et universelle, de papas poules et d'ennui profond.